

## Intervention de Frère Maxime de la communauté de Taizé (Rouen 14 et 15 Mars 2009)

Pour le rassemblement diocésain des étudiants et jeunes actifs – Rouen

Nous sommes tous habités par des aspirations fortes : ne pas vivre de soi-même, se sentir utile, laisser une trace, se réaliser, croître. Depuis près de 10 ans que j'habite à Taizé je ne cesse d'être étonné de l'immense générosité présente parmi les jeunes qui viennent à nous. Étonné et aussi un peu déstabilisé de voir que cette générosité peine parfois à se traduire dans les faits à cause d'une autre valeur si prégnante dans nos sociétés : la recherche d'autonomie.

Bien sûr, l'autonomie n'est pas mauvaise en tant que telle, elle peut être une condition essentielle de la liberté. Mais à la rechercher pour elle-même, comme un but en soi, elle peut aussi devenir obstacle à la vie. Elle peut empêcher de se faire avaler dans le « ventre de la baleine » comme le prophète Jonas qui sans cela n'aurait pas pu aller au bout de son chemin. Oui, elle peut empêcher de sauter à pieds joints dans les événements avec l'insouciance des enfants qui n'ont pas peur de se faire éclabousser par les flagues. En fin de compte, elle peut empêcher de se donner entièrement.

Et si le désir d'autonomie n'était pas devenue l'idole moderne qui nous barre le chemin pour aller jusqu'au bout de notre vocation ? Comme toutes les idoles, ce désir de ne dépendre que de soi peut nous renvoyer une image positive de nous-mêmes. Il peut exercer une fascination et en même temps pomper pour lui-même notre énergie, notre sang, notre force vitale. En nous protégeant des gens et des événements, il peut nous enlever une surface de contact essentielle pour affronter les difficultés et apprendre à se déprendre de soi.

À l'heure où certains s'asphyxient eux-mêmes parce qu'ils ont peur de respirer, où d'autres peinent et se fanent parce « qu'ils ont abandonné la source d'eau vive pour construire des citernes lézardées qui ne retiennent pas l'eau » (Jr 2), à cette heure-là, l'Église pourrait retrouver une extrême actualité. Comme le dit frère Alois dans sa Lettre du Kenya : « L'Église est la famille de Dieu : elle est cette communion qui nous tire hors d'un isolement. Là nous sommes accueillis, là le oui de Dieu à notre existence est actualisé, là nous trouvons l'indispensable consolation de Dieu. »

Il y a deux lieux en France où l'Église n'est particulièrement pas optionnelle : en banlieue et en prison. Dans certains endroits, elle est parfois la seule institution qui reste de la débandade des pouvoirs publics et des folies urbanistiques. Elle est toute fragile dans bien des cas, et pourtant elle a tenu, là où d'autres ont déserté le champ d'action. Bien-sûr, nous ne vivons pas tous dans des situations extrêmes. Mais qui sait ? Il y a aussi des urgences cachées tout près de nous.

L'Église, actuelle ? L'Église est aussi une vieille dame, c'est vrai. Elle a des rides. Elle n'est pas toujours très attirante. Mais une mère cherche-t-elle à séduire ? Les rides d'une maman ne sont-elles pas toujours belles ? À condition peut-être que la maman soit vraie maman, souple et ferme en même temps, grande protectrice et exigeante dans l'audace et le don de soi.

Que peut donc signifier notre appartenance à l'Église aujourd'hui ? Peut-on encore en être fier, surtout quand on est jeune ? L'identité chrétienne est parfois un lourd fardeau à assumer. Beaucoup se cachent. Arriverions-nous à mieux valoriser aux yeux des non-chrétiens ce qui fait de nous des chrétiens ? Cette identité peut-elle nous aider à nous mettre au service de notre société ? Peut-elle nous aider à dire oui à tout ce qui fait notre vie ? Peut-elle nous aider à accueillir pleinement les autres ?

Le texte du chapitre 15 de l'Évangile de Jean peut nous aider à redécouvrir ce que nous pouvons offrir aux autres de spécifique en tant que chrétiens. Trois verbes forment le noyau dur du texte : demeurer, émonder, porter du fruit. Je vais essayer de décrire brièvement en quoi ces trois expressions peuvent faire écho à nos désirs profonds.

Le contexte de rédaction de cette partie de l'Évangile de Jean semble marqué par la dureté et les tensions : il est situé après la destruction du Temple de Jérusalem, au moment où cette catastrophe nationale exacerbe les tensions entre juifs et judéo-chrétiens. L'arrière-fond de Jean 15 semble bien être l'expulsion des premiers judéo-chrétiens de la synagogue, ce que beaucoup de ces juifs qui croyaient en Jésus ont dû vivre comme un douloureux déchirement.

Dès lors, le verbe « **demeurer** » prend un sens particulièrement fort. Au chapitre 16, verset 2, on entend Jésus prévenir ses disciples : « on vous exclura des synagogues. Bien plus, l'heure vient où quiconque vous tuera pensera rendre un culte à Dieu. » Et un chapitre avant, c'est comme si Jésus avait anticipé l'exode : vous n'aurez plus de maison, mais je serai votre demeure . « Demeurez en mon amour » (Jn 15,9). Mon amour c'est lui votre maison.

L'habitat est un droit fondamental de l'être humain. Le scandale des sans-abris en ville ne cesse de nous le rappeler. Habiter, avoir un point de vue, un port d'attache, chacun sent ce désir si profondément en soi. On sent surtout que l'on ne veut pas être sa propre demeure. Même la personne la plus déstructurée ou la plus repliée sur elle-même ressent le besoin d'être accueillie, de demeurer chez un autre. Ne sous-estimons pas le nombre de personnes et en particulier de jeunes qui ne sont pas à l'aise chez eux, qui n'ont pas de vraie maison. N'oublions pas cet immense paradoxe : c'est la famille qui constitue le premier foyer de violence dans notre société.

Dans les tableaux de Chagall, la maison a toujours quelque chose à voir avec l'amour. Aimer, c'est pour ainsi dire demeurer, habiter avec, rester avec. Dans l'Église aujourd'hui, comment pourrions-nous insister encore plus visiblement sur cette dimension du « demeurer » ? La mondialisation et la rapidité des échanges donnent envie d'avoir des racines. « Tu viens d'où ? » est une question de plus en plus courante pour faire connaissance. Parfois elle arrive même avant le « qu'est-ce que tu fais dans la vie ? ». Comment l'Église pourrait-elle manifester dans sa manière de parler, dans sa manière de célébrer cette grande aspiration au « demeurer » ?

Demeurer en Christ, c'est aussi s'accrocher, se laisser greffer sur un cep qui a les pieds en terre. C'est lui l'enraciné, c'est lui la graine qui a été jeté en terre. Par sa mort, il regarde notre monde depuis « en bas ». Rien de ce qui fait notre personne – jusqu'au plus incompressible chaos – ne lui est étranger. Depuis qu'il a été porté en terre, il n'y a rien de trop bas dans lequel il ne peut pas s'enraciner. Comme toute bonne racine, lui trouvera la vie là où elle ne semble pas être, là où elle est cachée ou même foulée aux pieds. Se laisser greffer sur lui, c'est pour nous aussi, commencer à partir d'en bas. D'où la conclusion que tire frère Alois dans la Lettre du Kenya : « consentons alors à ce que nous sommes ou ne sommes pas, allons jusqu'à assumer tout ce que nous n'avons pas choisi et qui pourtant fait notre vie. Osons créer même à partir de ce qui n'est pas parfait ».

A Taizé, nous accueillons beaucoup de jeunes. L'un des plus beaux compliments que nous pouvons entendre dans leur bouche est peut-être celui-ci : « Ici, je me sens chez moi. C'est ma deuxième maison ». Au fil des années, d'entendre des jeunes si différents les uns des autres répéter cette phrase-ci constitue pour nous un immense encouragement. Il est vrai que frère Roger a constamment cherché à faire de notre église et de notre prière à Taizé une « maison » où l'on se sentait chez soi. Il répétait souvent cette expression étrange : accueillir dans la prière. Notre liturgie a été transformée de fond en comble pour que ceux qui viennent puissent se sentir actifs, à l'aise, chez eux. Oui, il avait ce grand souci d'accueillir jusque dans cette expression intime de la communauté qu'est la prière.

Le texte de Jean 15 adjoint à demeurer un autre verbe : **émonder**, c'est-à-dire tailler, purifier, couper. Étonnant comme le discours de Jésus met en parallèle deux gestes si distincts l'un de l'autre. On ne s'attendait pas à une attitude si violente à côté de la paisible recherche d'une maison. Pourtant, pour demeurer vraiment, il faut toujours se laisser travailler : on ne rentre pas dans une maison avec sa propre maison. Accueilli chez d'autres, on enlève ses chaussures, on se lave les pieds, on perd quelque chose de son identité. Moïse enlève ses sandales avant de s'approcher du buisson ardent. Élie se voile la face devant Dieu. Jésus lui-même a déposé sa vie, comme il avait déposé son vêtement au moment du lavement des pieds (en saint Jean, c'est le même verbe qui court tout au long des annonces de la passion). Pour être pleinement accueilli,

pour demeurer, il faut perdre une partie de son identité. Oui, selon la Lettre du Kenya : « Dieu nous prend tels que nous sommes, mais il nous tire aussi au-delà de nous-mêmes. Il vient parfois perturber notre existence, bouleverser nos plans et nos projets. ». Au contact avec Dieu, Abram devient Abraham ; Saraï, Sarah ; Jacob, Israël ; Simon, Pierre. Celui qui ne laisse pas quelque chose ne peut pleinement être accueilli. Quand on voyage, on prépare toujours un trop gros sac. Il faut souvent enlever quelque chose au dernier moment. Se laisser émonder, c'est aussi cela : accepter d'être taillé comme la vigne, sinon on s'étouffera soi-même, on commencera à se faire de l'ombre à soi-même, on s'emmêlera les brins. Ou même pire, on se prendra pour sa propre source.

Et puisque tout passe et que nous ne savons pas l'heure de notre mort, il faut apprendre le bon détachement. Apprendre le bon détachement non parce qu'il faut se détacher de tout, mais pour découvrir le bon attachement. Détachement et attachement sont deux phases de notre identité. Même des choses bonnes, il y a des moments dans notre vie, où nous devons être détachés. Et à l'inverse, il existe de vrais attachements qui ne sont possibles que parce qu'un certain détachement aura préparé le terrain : « Tu quitteras ton père et ta mère pour l'os de tes os, la chair de ta chair » (Gn 2). Comment vivre une vraie vie de couple, comment devenir père et mère, si l'on reste uniquement le fils ou la fille de ses parents ?

Dans cet apprentissage du détachement, l'Église, la communauté dans l'amour, peut être un très bon pédagogue. À plusieurs on voit tout de suite ce qui ne fonctionne pas bien, ce qui n'est plus d'actualité, ce qui ne se laisse pas assez travailler par les urgences du temps. Il y a dans l'Église des personnes qui savent écouter et qui peuvent aider à discerner.

Bien-sûr, il faut reconnaître que l'Église d'aujourd'hui traîne derrière elle des peaux mortes. Il y a des formes, des engagements, des discours qui prennent très peu en compte les priorités du moment et les situations présentes. Au lieu de nous lamenter sur cela, laissons-nous émonder par Dieu. Osons faire du vide. Dieu ne crée qu'en séparant le jour de la nuit, les eaux d'en-bas avec les eaux d'en-haut (Gn 1). Il faut du vide pour créer. Le chaos n'est pas un problème, puisque Dieu crée à partir de lui. Le problème c'est de ne pas vouloir se séparer, de ne rien lâcher, de ne pas faire de place.

La prière est par excellence le lieu du discernement. Prier est une « demeure », un repos, mais c'est aussi une activité ou plutôt une active passivité qui permet à Dieu de nous tirer plus en avant. Dans la prière, nous discernons peu à peu les bons détachements, les prochains pas à faire, les occasions à saisir. La prière n'est pas une réflexion, un plan stratégique, elle est du temps gratuit et vulnérable. Elle est offre de notre vie, de notre chair, de notre identité à Dieu pour qu'avec une infinie douceur et une souple fermeté, il y enlève ce qui encombre et ne sert à rien.

Il y a dans notre communauté des frères âgés qui au fil du temps sont devenus très « légers ». Au fur et à mesure des années, ils n'ont pas gardé les bagages qui ne servaient plus à grand chose. Leur légèreté, leur disponibilité à vivre l'aujourd'hui est une grande école pour les plus jeunes. À la fin de sa vie, le vieux Patriarche orthodoxe Athénagoras écrivait : « Il faut mener la guerre la plus dure contre soi-même. Il faut arriver à se désarmer. J'ai mené cette guerre pendant des années, elle a été terrible. Mais maintenant, je suis désarmé. Je n'ai plus peur de rien, car l'amour chasse la peur. Je suis désarmé de la volonté d'avoir raison, de me justifier en disqualifiant les autres. Je ne suis plus sur mes gardes, jalousement crispé sur mes richesses. J'accueille et je partage. Je ne tiens pas particulièrement à mes idées, à mes projets. J'ai renoncé au comparatif. Ce qui est bon, vrai, réel, est toujours pour moi le meilleur. C'est pourquoi je n'ai plus peur. Quand on n'a plus rien, on n'a plus peur. Si l'on se désarme, si l'on se dépossède, si l'on s'ouvre au Dieu homme qui fait toutes choses nouvelles, alors, Lui, il efface le mauvais passé et nous rend un temps neuf où tout est possible ». Comment pourrions-nous nous entraider à redécouvrir cette légèreté spirituelle à tous les âges de la vie ?

La dernière expression essentielle du texte est **porter du fruit**. Jésus le dit bien à ses disciples : « celui qui croit en moi fera, lui aussi les œuvres que je fais et il en fera de plus grandes encore » (Jn 14,12). Croire en Dieu, en ce Dieu-Homme, c'est croire aussi dans les plus grandes capacités de l'être humain. Il faut dire et redire que croire en Dieu ne diminue pas l'être humain.

Au contraire, toute la gloire de Dieu – ce qui le rend visible –, c'est l'être humain. Saint Irénée, l'un des premiers chrétiens lyonnais osait affirmer : « la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant. » Oui, Dieu s'est retiré, il est resté discret après la résurrection, comme pour nous laisser l'œuvre la plus visible : c'est vous qui porterez du fruit.

Porter du fruit, c'est une vaste et grande œuvre : ce que Dieu a fait ponctuellement dans le Christ, en un seul point de l'Histoire et du monde, nous sommes appelés à l'étendre à tout lieu et à tout temps. Ce sont les deux dimensions de l'Église : un élargissement dans le temps, – le mot technique est « tradition » –, un élargissement dans l'espace – le mot technique est « mission ». Tradition et mission ne sont pas des tentatives d'imposer aux autres notre point de vue. Non, elles sont bien plus grandes et bien plus profondes que cela : elles veulent faire de chaque lieu et de chaque instant un Golgotha et un tombeau vide. Dans tout l'espace et le temps, revivre jusqu'au bout la radicalité du don de soi qui mène à la croix et à la résurrection. De ce fait, les sarments sont un élargissement du cep, ils constituent un accueil très large de toutes les situations humaines pour y faire habiter le Christ. Non pas pour tourner les esprits de force vers Dieu, mais pour être présent à tout, à tous et en tout temps, comme Jésus au lavement des pieds. Même Judas a les pieds lavés !

Porter du fruit, c'est aussi offrir son fruit. La vigne, à la différence des fleurs des champs, est plantée pour une raison bien précise, pour qu'on en récolte ses fruits et plus fondamentalement pour que son fruit produise du vin. La vigne n'est pas là pour elle-même, elle est au service du vin et de la joie. La vigne véritable dans l'Évangile de Jean, on la retrouve déjà au chapitre 2, quand Jésus transforme l'eau en vin pendant la fête des noces à Cana : « le vin réjouit le cœur de l'homme » (Psaume 104,15). De la même manière, l'Église n'existe pas pour elle-même, elle existe pour le monde, pour être au service de la joie. Elle est sel de la terre, mais elle est aussi vin de la fête : « je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que ma joie soit complète » (Jn15,11).

Prochainement, nous serons invités au grand rassemblement nationale de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne. Ce mouvement est présent dans de nombreux quartiers ouvriers, dans de nombreuses cités. Pendant deux ans, ce mouvement d'éducation populaire organise une longue campagne pour promouvoir l'accès des jeunes à la culture. En confiant de lourdes responsabilités à des jeunes issus parfois de la précarité sociale, cette jeunesse-là est comme un vin de fête, un fruit de la joie. Pas seulement pour les chrétiens, mais aussi pour la société, pour la promotion des droits des couches populaires. Nous sommes très heureux d'être associés à leur grande fête de la Courneuve en mai prochain.

Porter du fruit, c'est enfin faire des projets. Jésus le dit bien : « Demandez ce que vous voudrez et vous l'aurez » (Jn 15, 7). Il dit aussi dans les synoptiques « Cherchez et vous trouverez, demandez et l'on vous donnera, frappez et l'on vous ouvrira. Car qui cherche trouve, qui demande reçoit et à qui frappe l'on ouvrira » (Mt 7,7). L'Église se lamente parfois de ne plus avoir de jeunes. Mais qui n'est pas occupé par un projet se lasse. Pourquoi rester là où l'on ne semble pas avoir besoin de nous ? On dit souvent que les projets ne peuvent naître qu'à partir d'une certaine masse critique de personnes. C'est faux ! C'est même souvent le contraire : c'est parce qu'il y a besoin, qu'il y a appel. C'est parce qu'il y a audace et manque qu'apparaissent des visages nouveaux.

Nous sommes parfois si intimidés à l'idée de demander de l'aide, de confier un fardeau. Et pourtant combien de jeunes se sentiraient utiles et honorés de recevoir des poids à porter. « Venez à moi vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau et moi, je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug et mettez vous à mon école car je suis doux et humble de cœur. En moi vous trouverez l'apaisement » (Mt 11,29) : Jésus se charge de notre fardeau pour nous confier un joug ! Or un joug est souvent plus lourd à porter qu'un fardeau. À venir à lui, on ne semble pas beaucoup y gagner... Et pourtant, comme dit saint Augustin : « le joug du Christ est si léger que non seulement il ne pèse pas, mais qu'il soulage. (...) Il faut le porter pour être soulagé ; si tu le déposes, tu seras plus accablé » (Sermon « Caillau » 11,11). En effet, il n'y pas de pire fardeau que de se porter soi-même. Porter celui des autres, assumer une responsabilité pour autrui, c'est arrêter de se soucier de soi et c'est une vraie liberté, une vraie légèreté. N'ayons donc pas peur de charger ceux que nous aimons.

« Demandez et vous l'aurez », à condition que vous le vouliez vraiment ! Les projets naissent parfois des manques, voire même des faiblesses. Combien de solutions se sont trouvées grâce à la rencontre de deux problèmes. C'est ce qui se passe constamment dans les questions de logistique liées aux grandes rencontres européennes que nous organisons. Bien souvent, on remplit un bus à moitié plein avec un autre bus à moitié plein. Avec deux problèmes une solution : ma mère accueille dans son foyer de personnes handicapées mentales des jeunes en difficulté scolaire. La rencontre entre les deux groupes et leurs problèmes tirent tout le monde vers le haut. Un beau projet est en train de naître : organiser ensemble des Olympiades de handisport. Alors oui, cherchons et nous trouverons, frappons et l'on ouvrira, demandons et il nous sera donné. C'est à cette condition que nous serons des authentiques serviteurs de la joie.

Ma conclusion est un encouragement en trois points :

- nous pouvons faire de l'Église une « maison »
- nous pouvons y enlever ce qui ne sert à rien
- osons demander afin de porter du fruit.

À cet égard, chaque génération est absolument indispensable pour que les trois moments interviennent ensemble. Seule la génération qui nous suit peut faire l'inventaire et jeter ce qui ne sert à rien. Si une génération disparaît, l'actualité de la démarche disparaît avec. La maison n'en devient que moins accueillante. Et les fruits pourrissent s'ils ne sont pas cueillis à temps par la jeunesse. Ce sont surtout les jeunes qui ont besoin de vin !

Je suis toujours un peu désolé d'accueillir tant de jeunes confirmands à Taizé et de les voir quitter l'Église juste après le sacrement. Mais pourquoi resteraient-ils si, en leur offrant le sacrement de l'âge adulte nous oublions de leur confier des responsabilités d'adultes ?

Je fais parfois le rêve d'une belle fête organisée à la fin de l'année scolaire par les étudiants et les jeunes professionnels d'un diocèse en l'honneur de ceux qui viendraient d'être confirmés ou qui viendraient d'avoir 18 ans. Ce festin, ce petit banquet serait un rite de passage, un geste d'accueil dans le monde des adultes. Cette fête serait aussi et surtout un grand « oui » à leur jeunesse et un grand « nous avons besoin de vous ».

Les 18-30 ans seraient chargés de l'organisation pratique et, plus important encore, chargés de faire l'inventaire des projets et des priorités de l'Église ainsi que des besoins humains derrière les idées. Ils pourraient commencer ce travail d'inventaire après les partiels de février-mars. Ce serait une manière, chaque année, d'aller de commencement en commencement, de redécouvrir quelles sont les urgences du moment. Ensuite ils pourraient essayer de découper en petits morceaux les responsabilités à prendre, selon deux principes tout simples : TPR et CDD.

- TPR pour « toutes petites responsabilités ». C'est une idée que nos frères utilisent au Sénégal pour travailler avec les jeunes du quartier très populaire dans lequel ils habitent.
- EDD pour engagement à durée déterminée : 6 mois serait le mieux. Au bout d'un semestre, on organise une très simple retraite de deux ou trois jours tous ensemble pour souligner le bon et pour se poser la question du « qui fait quoi ? » au trimestre suivant.

Ainsi les plus jeunes auraient peut-être moins peur et pourraient se sentir pris dans le courant d'un fleuve qui les entraîne. Beaucoup vous rétorqueront que des jeunes de 17 ou 18 ans ne peuvent pas assumer de responsabilités dans l'Église, qu'ils ne sont pas assez stables ni assez fidèles. C'est faux ! À Taizé, si nous pouvons accueillir des milliers de lycéens avec des moyens, somme toute, limités, c'est parce que nous ne pouvons faire autrement que de leur confier beaucoup de tâches pratiques qu'ils acceptent avec joie et sérieux. Si l'engagement n'est pas infantilisant, ils l'assument. Si c'est votre génération qui invite, appelle et accompagne, ce ne pourra être infantilisant.

Voici mon petit rêve. Si je n'étais pas frère à Taizé, je serais volontiers rester ici pour vous aider à le réaliser. Mais mon rêve n'est pas votre rêve et demain au crépuscule je partirai. Alors à vous de rêver maintenant !